

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(chez les Editions F.-X. de Guibert) 10 rue Mercœur, 75011 Paris
 associationjeancarmignac@hotmail.com
www.abbe-carmignac.org

“Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main.”
 J. Carmignac
 n° 50 - juin 2011

Notez bien : ASSEMBLÉE GÉNÉRALE Samedi 1^{er} OCTOBRE 2011 (voir p. 2)

Editorial

« JESUS DE NAZARETH » DE BENOIT XVI
 Une nouvelle ère de l'exégèse théologique.

« En deux cents ans de travail exégétique, l'interprétation historico-critique a désormais donné tout ce qu'elle avait d'essentiel à donner. Si l'exégèse biblique scientifique ne veut pas s'épuiser à rechercher sans cesse de nouvelles hypothèses, devenant théologiquement insignifiantes, elle doit se reconnaître à nouveau comme une discipline théologique, sans renoncer à son caractère historique. »

Voilà comment, dès la préface de son JESUS DE NAZARETH (deuxième partie), Benoît XVI rappelle la nécessité de conjuguer, comme méthode d'exégèse, une herméneutique historique consciente de ses propres limites, avec une herméneutique de la foi, en ajoutant qu'il s'agit finalement de reprendre les principes méthodologiques pour l'exégèse formulés par la constitution dogmatique DEI VERBUM du concile Vatican II, *« tâche qui malheureusement, jusqu'à présent, n'a presque pas été prise en considération »* ajoute-t-il.

On comprend ainsi pourquoi il revient lui-même sur le sujet avec encore plus d'insistance et de force dans sa récente exhortation apostolique VERBUM DOMINI (septembre 2010). S'y trouve en particulier dénoncé une fois de plus cette séparation infructueuse entre exégèse historico-critique et dimension théologique, qui, dit le texte *« touche les niveaux académiques les plus élevés »*.

Malgré tous ces rappels de Benoît XVI qui pourraient lui valoir une réputation d'intransigeance, nous voyons accueillis avec beaucoup de bienveillance dans son livre nombre d'auteurs des mondes universitaires catholiques et protestants dont les interprétations diffèrent notablement de la sienne. Pape théologien, il dialogue surtout avec la foisonnante théologie allemande, omniprésente à travers tous les chapitres. Est-ce parce qu'ils ne touchent directement aucun sujet théologique particulier qu'il ignore les travaux de Carmignac, Robinson et de Tresmontant, pourtant si précieux pour l'historicité des Evangiles,

1...Editorial : Dans son livre *Jésus de Nazareth* (2^{ème} partie), Benoît XVI appelle à « Une nouvelle ère de l'exégèse théologique », par Gilles Pichon.

3...La tradition sur Saint Thomas apôtre de l'Inde (1^{ère} partie), par Ilaria Ramelli.

5...Un nouveau détail observé sur le Saint Linceul de Turin, par Reginald Wehrkamp-Richter.

9...L'historicité des Evangiles aujourd'hui en Chine, par Marie-Christine Ceruti.

11...L'Abbé Jean Carmignac et le "Bultmanisme", extrait d'un entretien de 1976, entre le Père André Boulet et l'Abbé Carmignac.

13 – 14 : Reproduction d'un tableau d'Albrecht Dürer montrant la Crucifixion de Jésus, telle que ce peintre l'a imaginée. Trace sanguine laissée par le pied droit de Jésus sur le Linceul de Turin. (Photos Barrie Schwartz et Reginald Wehrkamp-Richter).

alors que son propos est de parvenir à la certitude de la figure historique de Jésus ? Son dialogue avec Rudolf Bultmann peut aussi surprendre, mais il se limite toujours aux intuitions théologiques de celui-ci, sans qu'il ne s'agisse jamais du Bultmann prétendument exégète, surtout connu pour ses tentatives de « démythologisation » forcenée du Nouveau Testament. La grande richesse des études auxquelles il se réfère lui permet de reprendre en profondeur plusieurs questions théologiques importantes disputées et de réfuter vigoureusement des interprétations erronées de points fondamentaux de la foi : la Rédemption, le Sacerdoce du Christ et son Sacrifice, la Sainte Eucharistie et la Résurrection. Le fruit de ce travail est une rencontre passionnante avec le Jésus des Evangiles. Au travers des neuf chapitres de son *Jésus de Nazareth* consacrés aux derniers moments, de l'entrée à Jérusalem à la Résurrection, Benoît XVI nous présente la figure et le message de Jésus avec une très grande richesse, « dans un sens qui invite à la réflexion et surtout à la conversion » (Cardinal Marc Ouellet).

Gilles Pichon

**Samedi 1^{er} octobre 2011 : Rendez-vous à 9h30
à la crypte du Rosaire de l'Eglise Saint Sulpice de Paris**

Chers amis et membres de l'Association,

Dans *Les Nouvelles* de mars dernier (n°49) nous vous disions que Monsieur François-Xavier de Guibert était *appelé* à d'autres responsabilités.

Et c'est avec une joie profonde – à partager avec vous tous – que nous vous annonçons son ordination, ce 26 juin 2011 à Dijon, en la fête du Corps et du Sang du Christ, comme prêtre de Notre Seigneur.

Ainsi, après avoir porté du fruit comme père de famille et comme éditeur au service de la vérité chrétienne dans les livres, le voilà par la grâce du sacerdoce, coopérateur de la Vérité du Christ.

Samedi 1^{er} octobre prochain, précédant notre Assemblée annuelle, soyons nombreux à participer à la messe offerte comme de coutume à la mémoire de l'abbé Jean Carmignac, et qui sera célébrée par l'abbé François-Xavier de Guibert.

L'abbé Carmignac a rejoint la maison du Père le 2 octobre 1986, cela fera donc exactement 25 ans, et nous espérons qu'il aura la joie, comme nous tous, de voir la 6^{ème} Demande du Notre Père enfin traduite correctement, lui qui a tant travaillé pour cela. Nous en reparlerons dans le prochain bulletin.

NOUS FÊTONS NOTRE 50^{ème} NUMÉRO !

Si vous souhaitez que nous continuions, n'oubliez pas les précieuses finances...

Merci de bien vouloir vérifier l'envoi de votre cotisation 2011, car cette somme modeste est vitale pour l'Association, et merci à ceux qui peuvent donner un peu plus.

Nous arrivons à maintenir la **cotisation** à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) en vous rappelant que **sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister**, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous remercions vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros et rappelons que nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) une attestation de leur don qui ouvre droit à bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% du don versé (dans la limite de 20% du revenu imposable). Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (chez les Editions F.-X. de Guibert), 10 rue Mercœur, 75011 Paris.

(Notez bien cette adresse qui est à la fois notre adresse postale et celle de notre siège social.)

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

La tradition sur Thomas apôtre de l'Inde (Première partie)

Avec ce numéro nous commençons la traduction du chapitre « La Tradition sur Thomas apôtre de l'Inde » par Ilaria Ramelli, toujours extrait du livre Gli Apostoli in India nella Patristica e nella letteratura sanscrita, écrit en collaboration avec Cristiano Dognini, chacun ayant rédigé des chapitres différents. Erudite incomparable, l'auteur commence par nous donner ici une bibliographie fournie des sources existant sur le sujet de la présence de l'Apôtre Saint Thomas en Inde, sources savantes d'abord, traditions locales ensuite. Nous la remercions ainsi que les éditions Medusa pour nous avoir autorisés à publier ces lignes.

Nous avons vu le nom de Barthélemy associé à l'arrivée du Matthieu araméen en Inde. Mais à l'intérieur de la tradition patristique complexe concernant la première évangélisation de l'Inde, on trouve plus fréquemment le nom de Thomas. Dans la première moitié du III^{ème} siècle - mais en s'appuyant sur la tradition précédente - Origène atteste que « quand les saints apôtres et les disciples de notre Sauveur se dispersèrent à travers tout le monde habité, Thomas, comme l'atteste la tradition, reçut par tirage au sort la Parthie » (In *Gen.*, III ; *PG* XII col. 91). Ce passage d'Origène, dans le troisième livre de son commentaire de la Genèse, est cité par Eusèbe (*Histoire Ecclésiastique*, III, 1) : Origène assigne donc seulement la Parthie à Thomas et dans cet extrait il ne parle pas de Barthélemy apôtre de l'Inde, mais rappelle les lieux de prédication seulement des principaux Apôtres : Pierre et Paul, André et Jean, et justement Thomas, qui est donc mentionné par Origène dans le cercle étroit des plus importants Apôtres missionnaires. Mais nombreux sont les témoignages qui attribuent l'Inde à Thomas : parmi les Grecs Grégoire de Nazianze au IV^{ème} siècle (*Orat.* 33 *ad Arian.*, 11) et Nicéphore (II, 40) ; parmi les Latins, Ambroise (*Expl. Ps.*, XXI, 3, *ad ps.* 45), Jérôme : « On restait partout avec Thomas en Inde » (*Ep.*, LIX, 5), Gaudence de Brescia (*Tract.* XVII, 11) et Paulin de Nola : « La Parthie accueille Matthieu, l'Inde Thomas » (*Carm.*, XIX, 81), ces deux derniers auteurs entre le IV^{ème} et V^{ème} siècles, jusqu'à Julien de Tolède (*Comp. Sex. Aet.*, II, 9) et Grégoire le Grand (*Homil. in Evang.*, I, 17,17). Cette tradition est conservée aussi dans des textes apocryphes difficiles à dater comme ceux du Pseudo-Augustin (*Sermo 161 de Sancto Thoma Apostolo*), des Pseudo-Dorothee, Pseudo-Hippolyte, Pseudo-Epiphanie et celui qu'on appelle le *Divisio Apostolorum*¹⁹⁹. Rufin cependant, comme nous y avons fait allusion en parlant de Barthélemy, assigne à Thomas la Parthie, comme Origène, et de plus spécifie les domaines de prédication respectifs de Thomas et de Barthélemy : selon Rufin c'est à ce dernier qu'a été attribuée l'Inde, ou du moins une de ses parties : *Thomas, sicut nobis traditum est, sortitus est Parthos, Matthaëus Aethiopia, Bartholomaeus Indiam Citeriorem* (*Hist. Eccl.*, III, 1) ; *in ea divisione orbis terrae, quae ad predicandum Verbum Dei sorte per Apostolos celebrata est, [...] Thomae Parthia et Matthaëo Aethiopia eique adhaerens Citerior India Bartholomaeo dicitur sorte decreta* (*ibid.*, X, 9) [Le sort, comme il nous a été transmis, assigna à Thomas les Parthes, à Matthieu l'Ethiopie, à Barthélémy l'Inde Citérieure (*Hist. Eccl.* III, 1) ; dans ce partage de toute la terre, auquel on procéda par tirage au sort, pour prêcher le Verbe de Dieu par l'entremise des Apôtres, [...] on dit que le sort attribua à Thomas la Parthie, à Matthieu l'Ethiopie, et le pays limitrophe, l'Inde Citérieure, à Barthélémy (*ibid.* X, 9)]*, en accord avec le *De Vitis Apostolorum*, que nous allons voir maintenant, et avec les *Recognitiones* pseudo-clémentines (IX, 29 ; *PG* I 1415). Socrate de Constantinople aussi (*Hist. Eccl.*, I, 19), auteur, au V^{ème} siècle, d'une *Histoire Ecclésiastique* en 7 livres comprenant des faits allant de 305 à 439, et qui, comme Eusèbe, a utilisé de nombreuses sources et inséré beaucoup de documents dans son œuvre, s'accorde, sur la division des missions orientales entre les différents apôtres, avec son quasi contemporain Sozomène (*Hist. Eccl.* II, 24), auteur, lui, entre 440 et 450 d'une *Histoire Ecclésiastique* en 9 livres : celle-ci est dédiée aux faits arrivés entre 324 et 425 et s'appuie sur Socrate de Constantinople tout en étant cependant complétée par d'autres sources. On trouve le même accord dans la *Passio Bartholomaei*, au début du texte, qui date du II-III^{èmes} siècles. Nous verrons que les *Acta Thomae* et le texte qu'on appelle le Pseudo-Abdias, qui en reprend fidèlement la narration, décrivent l'apostolat de Thomas en Inde, tandis que, comme nous l'avons vu, dans la version copte des *Acta Thomae*, certains aspects de la tradition relative à Thomas sont attribués à Barthélemy. Eusèbe atteste en outre que Thomas, après l'Ascension, envoya le disciple Thadée à Edesse « héraut et évangéliste de l'enseignement sur le Christ » et qu'il fut par conséquent le promoteur de l'évangélisation de l'Osroène (Eusèbe, *Hist.*

Eccl., I, 13, 11 ; II, 1, 6). Eusèbe soutient en outre avoir tiré du récit des anciens ses informations sur la première évangélisation d'Edesse (Eusèbe, *Hist. Eccl.*, II, 1, 6-8) et qu'il les a traduites littéralement à partir de documents officiels syriaques des archives d'Edesse, contenant les actes anciens du temps d'Abgar et encore conservés de son temps (*ibid.*, I, 13, 5). Il s'agit de la légende, connue dans différentes versions - dont celle d'Eusèbe - et semblable à celle de la *Doctrina Addai*, de la prédication de Thadée-Addai à Edesse, qui se joint à celle de la prédication de Thomas lui-même²⁰⁰. Parmi les sources citées, le *De Vitis Apostolorum* en particulier (PL XXIII coll. 761-62 B) laisse supposer que l'itinéraire de l'évangélisation de Thomas a commencé par la région mésopotamienne, est passé par la Parthie, pour aller jusqu'aux régions indiennes, dans une progression claire vers l'Orient, en affirmant que Thomas, selon la tradition, prêcha les Parthes, les Mèdes, les Persans, les habitants de l'Hyrcanie, les Bactriens et les Mages (*Magis*) et qu'il mourut à Calamina d'Inde : c'est-à-dire dans la même ville que celle indiquée par le *Martirologium Romanum* pour la mort de Thomas. Ici aussi, comme nous l'avons vu pour Barthélemy, on ne parle ni de sépulture, ni de lieu de conservation des reliques, ni de martyr ; de même celui qu'on appelle le Pseudo-Sophrone (VII^{ème} siècle), Isidore de Séville (mort en 636 ap. J.-C.), et beaucoup d'autres évoquent la tradition de la sépulture à Calamina²⁰¹. Notons pour l'instant la mention des Mages, qui auront une part importante dans la tradition relative à Thomas.

Ce dernier n'est donc pas seulement l'apôtre de l'Inde ; plusieurs zones d'évangélisation sont liées à son nom : Edessa, la Parthie, l'Inde, dans une progression - qui est aussi géographique - vers l'Orient. Mais à côté de la tradition patristique nous devons aussi prendre en considération les traditions locales des chrétiens de l'Inde qui se rapportent directement à Thomas (ils se disent en effet "chrétiens de saint Thomas"). Elles sont précieuses pour le chercheur et elles ont déjà été soigneusement analysées et classifiées par les Portugais en 1533 sur ordre exprès de leur roi. La communauté chrétienne de Malabar en particulier, sur la côte occidentale de la péninsule indienne, conserve des traditions très anciennes, liées à la transmission exclusive de familles bien déterminées, et fait remonter justement à Thomas sa propre évangélisation. La légende locale transmet que Thomas serait arrivé par la mer et aurait débarqué dans le Malabar à Muziris, aujourd'hui Cranganore (précisément le centre principal où, au I^{er} siècle, arrivaient beaucoup de navires commerciaux de l'Occident) et qu'il mourut à Mailapur, sur la côte de Coromandel, au sud-est de la péninsule : aujourd'hui encore, on commémore son martyr le 3 juillet. Salomon de Basra (1222) dans son *Livre de l'Abeille* rappelle que « certains soutiennent qu'il a été enseveli à Mahluph, ville du pays des Indiens », localité qui doit être considérée sans aucun doute comme étant Mailapur ; Marco Polo aussi (1293) vit des chrétiens et des musulmans rendre visite à la tombe de Mailapur et de nombreuses sources dans les siècles suivants continuent à parler de Mailapur comme du lieu de sépulture de Thomas et ceci jusqu'en 1490, date à laquelle les chrétiens du Malabar furent unanimes pour affirmer aux Portugais que l'Apôtre Thomas avait été martyrisé et enterré à Mailapur, sur la côte de Coromandel, où vécut une communauté chrétienne, qui à cause d'adversités comme une persécution ou une guerre, fut contrainte d'émigrer sur les côtes de Malabar, où au contraire les chrétiens vivaient dans des conditions beaucoup plus favorables. Thomas aurait en effet converti des familles appartenant aux hautes castes hindoues et aurait ordonné diacres et prêtres des membres de certaines familles de l'endroit, qui continuèrent ensuite à rester des familles « spéciales », pour l'honneur d'offrir des prêtres à la communauté, au long des siècles. Le Christianisme put se développer au Malabar grâce aussi à la protection des souverains locaux (selon la tradition, comme nous verrons, justement certains rois locaux auraient été convertis par Thomas et selon certains il exista même une famille royale des *Villarvattam*), qui leur concédèrent de nombreux privilèges et, pour cette raison, les communautés de Malabar s'enrichirent dans le temps aussi de chrétiens immigrés. Du reste les chrétiens de Malabar ont les coutumes des Hindous des classes les plus hautes et d'ailleurs encore au siècle dernier les Hindous de caste (*varna*) étaient convaincus que le contact avec un des chrétiens de saint Thomas suffisait à purifier de la contamination avec un hors-caste.

Ilaria Ramelli

P. S. Pour les nombreuses notes nous renvoyons à l'ouvrage lui-même, mais nous pourrions en envoyer la traduction aux lecteurs qui nous le demanderaient.

* Nous remercions beaucoup le Professeur Luciani d'avoir bien voulu traduire ce passage.

Un nouveau détail observé sur le Saint Linceul* de Turin

Nous avons appris, fin 2010, cette étonnante découverte faite par Monsieur Reginald Wehrkamp-Richter, qui par son activité professionnelle est amené à manier – et inventer – du matériel médical. Il a pu acquérir, auprès de son ami Barrie Schwartz, le photographe qui faisait partie, en 1978, de l'équipe américaine du STuRP, un fac-similé grandeur nature du Linceul de Turin, reproduisant, sur film photographique transparent de plus de 4 mètres de long, ce qui est imprimé sur le Linceul.

Une observation minutieuse, à l'aide de différentes lumières et contrastes, lui a permis de découvrir l'image d'une forme géométrique au cœur des traces de sang environnantes. Un peu comme les archéologues, lors d'observations aériennes faites à bonne distance et avec le bon éclairage, voient parfois apparaître des figures géométriques sans rapport avec la nature qui les entoure : on sait alors qu'il y a une découverte à faire. Nous remercions M. Wehrkamp-Richter d'offrir à nos lecteurs cette découverte qui aide à comprendre comment le corps du Crucifié fut fixé à la croix.

Depuis qu'en 1898 le photographe italien Secondo Pia a prouvé que le Linceul de Turin est un négatif, et depuis les recherches approfondies en 1978 de l'équipe américaine du STuRP, se succèdent sans interruption de nombreux travaux scientifiques de plus en plus poussés. Ainsi, après 1986, le développement du microscope électronique a permis de photographier et d'étudier avec un très fort grossissement des micro ou nano-structures, comme les globules sanguins des taches de sang, ou les fibrilles colorées du tissu de lin, celles qui sont responsables de l'image.

Par contre le nouveau détail intéressant dont nous allons parler dans cet article ne nécessite pas, pour être observé, l'usage de microscope. A la rigueur une bonne loupe. C'est un détail vérifiable par chacun travaillant sur un fac-similé du Linceul, éventuellement en augmentant ou diminuant les contrastes, ou en clignant des yeux, etc... Mais avant de décrire ce fait d'observation, faisons un détour du côté des Romains.

Première constatation : les forgerons romains savaient fabriquer toutes sortes de clous et d'outils, l'histoire, l'archéologie, nous en ont conservé un grand nombre.



Stèle funéraire conservée au Musée d'Aquileia près de Trieste, montrant un atelier de forgeron du 1^{er} siècle et ses outils. Au milieu de l'image le forgeron tient de sa main gauche, avec une pince, le morceau de fer à travailler, au dessus d'une enclume. Dans l'autre main il tient le marteau. A droite on voit une pince, un marteau, une lime et une serrure. A gauche son assistant, derrière un écran anti-chaueur, active un soufflet pour augmenter la température du four. Pour ce forgeron, fabriquer un clou de section plus ou moins carrée, rectangulaire ou triangulaire ne posait pas de difficultés.

Pour avoir une idée de la taille réelle d'un grand clou romain en fer utilisé lors d'une crucifixion, c'est-à-dire capable de porter presque le poids entier de la victime, voyons des exemples de grands clous de cette époque.

D'abord, le célèbre « Clou de Trèves », conservé aujourd'hui dans le Trésor de la Cathédrale, qui fut



In Mémoire sur les instruments de la Passion de N. S. Jésus-Christ, par Charles Rohault de Fleury, Paris, 1870.

capitale romaine sous le nom d'Augusta Treverorum, et où ont résidé l'empereur Constantin et sa mère Héléne avant de choisir comme nouvelle capitale la ville de Byzance rebaptisée Constantinople. C'est l'impératrice Héléne qui, après son voyage en Terre Sainte pour retrouver la Croix du Christ et les lieux chrétiens de Jérusalem, vers 326, juste après le Concile de Nicée, aurait ramené, dit la tradition, ce grand clou de la Passion ainsi qu'une longue tunique qui est dite avoir appartenu au Christ. Ce clou, dont la pointe cassée est à Toul dit-on, a une section grossièrement rectangulaire et environ vingt centimètres de long.

D'autres grands clous romains sont connus. Par exemple le clou trouvé dans l'os du talon d'un homme, Yehohanan ben Hagqol, crucifié au 1^{er} siècle (voir le bulletin n°43). Récemment, lors de fouilles archéologiques en Basse Saxe, à Hedemünden (au sud de Göttingen), ont été trouvés plusieurs grands clous (des « sardines » avec anneaux de fixation) qui servaient à maintenir au sol les lourdes tentes militaires romaines, sur l'emplacement d'un camp militaire romain avancé en territoire germanique, datant de l'époque d'Auguste.



Clous de fixation au sol des lourdes tentes militaires romaines. Photo du Dr Klaus Grote, archéologue.

Tous ces grands clous (d'environ de 20 cm de long) ont des pointes soit émoussées soit mal exprimées ce qui ne gêne pas quand il s'agit, comme pour les « sardines » d'être enfoncées dans le sol, mais il faut imaginer une pointe plus acérée, limée, pour qu'un clou de cette importance pénètre dans du bois. Comme les Romains connaissaient l'usage de la lime mais aussi de la tarière, on peut faire l'hypothèse qu'ils employaient cet outil pour pré-percer le bois, comme Albrecht Dürer l'imagine dans son célèbre tableau (voir verso de l'encart).

Revenons aux traces laissées par la partie fortement ensanglantée de la plante du pied droit de l'homme crucifié du Linceul (voir recto de l'encart et fluidogramme). Nous distinguons trois lignes, d'environ 22 millimètres - dont deux de tracé net et formant un angle de 60°, la troisième étant plus floue -, encadrant un **espace triangulaire** assez homogène à l'œil, et qui, une fois qu'on l'a vu, se différencie bien du contexte environnant. Le fluidogramme des coulées de sang permet d'expliquer les détails de l'image ensanglantée autour de la forme triangulaire. Les flèches indiquent les directions des coulées de sang.

L'écoulement du sang, pendant que le crucifié est sur la croix, obéit à la force gravitationnelle, les coulées sont plus ou moins parallèles et dans le sens de l'axe du corps (verticales). La zone B, au contact de la partie supérieure du clou, conserve nettement plus de sang que la zone C, car le sang qui sortait du côté c du clou pouvait immédiatement couler vers le bas dans les canaux k_2 et k_3 . Alors que dans la zone B la partie supérieure du clou formait barrage pour le sang qui s'entassait, puis devait d'abord s'évacuer vers la droite avant de s'évacuer vers le bas selon la loi de la gravité, par le canal k_4 .

Notons tout de suite que pour ceux qui étudient la dynamique des fluides, la finesse, la précision des écoulements sanguins est une preuve supplémentaire que l'image n'a pas été dessinée.

Il faudra aussi chercher à expliquer la coulée en sens opposé, qui part de B et diffuse vers le haut, jusqu' à alimenter la zone W, qui n'a pu se produire en même temps que les autres, et qui leur est postérieure.

Ce qu'on observe est prodigieux. Mais une observation est un *fait* : il faut la prendre en compte. Ce triangle quasiment équilatéral, cette figure géométrique au sens exact du terme, que l'on voit ainsi apparaître dans l'image, à quoi correspond-elle ? Comment l'expliquer ? Le Linceul a-t-il porté, dans le court moment du tombeau, quelques traces de la matière du clou ? Peut-on avoir ici l'image d'un trou qui aurait gardé, du moins en partie, des bords assez nets dans la chair, même s'il s'est comblé ensuite partiellement ? Est-ce l'empreinte qu'un gros clou triangulaire¹ aurait laissée dans le pied de l'homme crucifié ? Est-ce que ce sont les caillots de sang coagulé qui en durcissant ont gardé l'empreinte du clou ? Est-ce alors la silhouette du trou lui-même que l'on voit, que l'énorme clou aurait comme « poinçonné » dans la chair de l'homme ? Dans tous les cas de figure, on voit que le pied a littéralement été perforé de part en part. Le calcul de la surface de ce trou triangulaire donne la valeur énorme d'environ 2cm², telle que ceux qui à l'époque détachèrent le corps pouvaient voir à travers le pied.

D'autre part l'image techniquement précise des coulées de sang à partir des trois côtés du clou triangulaire permet de dire qu'il a été impossible pour le crucifié de tourner le pied autour de ce clou : seul un léger mouvement au niveau des genoux était possible.

Linceul de Turin :

Fluidogramme de l'empreinte sanglante de la plante du pied droit

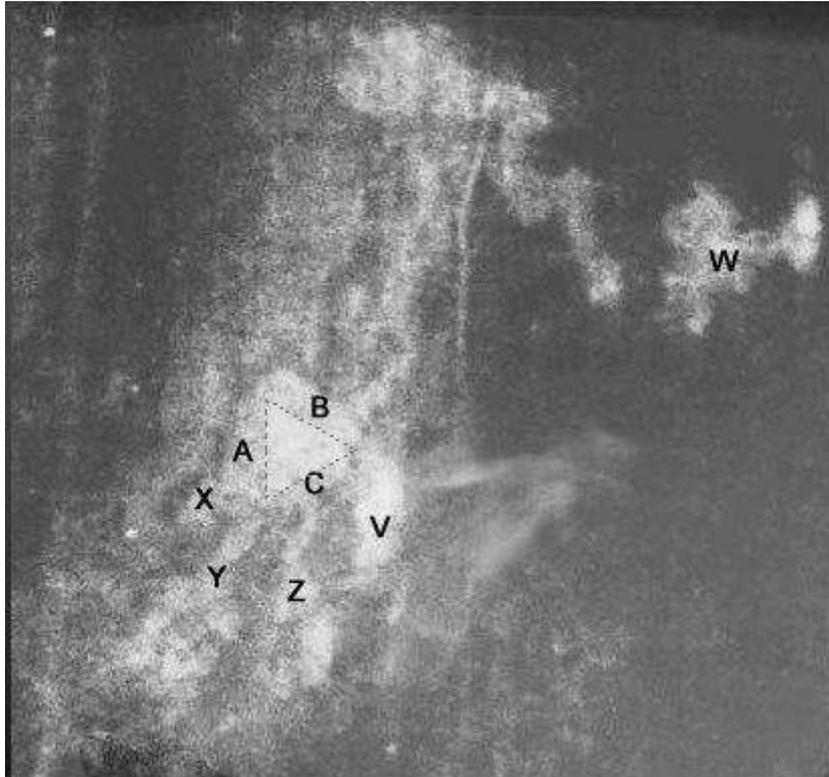
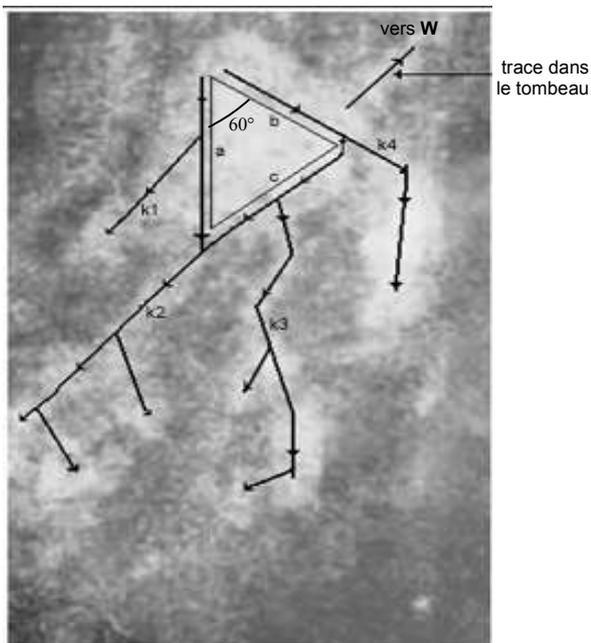


Photo : Reginald Wehrkamp-Richter



Fluidogramme

N.B. : Dans le Linceul, le pied droit de Jésus est encore dans la position qu'il avait sur la croix (rigidité cadavérique).

1. Les côtés **a** et **b** du triangle sont bien visibles ; le côté **c** se voit moins bien. L'angle de 60° est facile à voir ; les deux autres angles du triangle se voient mal.
2. Autour du clou, on distingue trois zones d'évacuation du sang : **A**, **B** et **C** ; les flèches indiquent la direction de l'écoulement.
 - le sang qui a formé la tache **X** a son origine dans la zone **A** ;
 - celui qui a formé la tache **Y** a son origine dans les zones **A+C** ;
 - le sang qui a formé la tache **Z** a son origine dans la zone **C** ;
 - le sang qui a formé la tache **V** a son origine dans la zone **B** ;
 - par le canal **K₁** coule le sang de la zone **A** vers la tache **X** ;
 - par le canal **K₂** coule le sang des zones **A** et **C** vers la tache **Y** ;
 - par le canal **K₃** coule le sang des zones **C** et **B** vers la tache **Z** ;
 - par le canal **K₄** coule le sang de la zone **B** vers la tache **V**.
3. Les traces **X**, **Y**, **Z** et **V** proviennent du corps sur la croix.
4. La trace **W** a son origine dans la zone **B**.
Comment s'explique-t-elle ?

L'homme du Linceul montre des marques de crucifixion sur la main gauche et sur la plante du pied droit. L'observation et la comparaison de l'image de la plante du pied droit, qui se trouvait lors de la crucifixion plaqué contre le bois de la croix, en dessous du pied gauche, et de l'image de la partie dorsale de la main gauche plaquée elle aussi contre le bois, mais qui dans le tombeau s'est trouvée au

dessus de la main droite et au contact direct du tissu, permettent de voir qu'on a utilisé un clou nettement plus petit - de section indistincte sur le Linceul - pour clouer les mains.

De ces observations, on peut essayer de déduire des hypothèses.

D'abord sur le mode de crucifixion qui fut employé : une crucifixion avec trois clous, un gros clou triangulaire pour fixer les deux pieds ensemble, et deux clous plus petits pour les mains. On peut faire l'hypothèse que les clous dans les mains servaient surtout pour retenir le corps du crucifié, mais que c'était ce gros clou triangulaire, d'une surface de coupe importante, qui portait presque le poids entier de l'homme crucifié. D'où découlerait un autre renseignement : comme *patibulum* (la partie horizontale de la croix) une simple planche suffisait pour écarter plus ou moins les bras et retenir les deux mains, puisque les deux clous qui les fixaient n'avaient pas de charge importante à porter.

Pendant l'enfoncement des clous, surtout le gros clou triangulaire, la croix devait être posée au sol et non dressée verticalement car, techniquement, il n'est guère possible de clouer un homme sur une croix debout : une telle croix vibrerait fortement sous les coups de marteau sans que les clous entrent vraiment, profondément, dans le bois, même si le poteau vertical, le *stipes crucis*, haut de deux à trois mètres, est fixé solidement dans le sol. Une crucifixion sur une croix debout est possible si l'homme est lié avec des cordes.

Le chercheur français André Marion a comparé optiquement, sur le Linceul et sur la partie dorsale de la Tunique d'Argenteuil, les traces imprimées au niveau des épaules. L'image qui ressort des filtrages optiques et mathématiques qu'il a opérés montre les traces faites sur le dos d'un homme par une croix entière, comme on la voit le plus souvent dans nos églises. Une croix avec *stipes* et *patibulum* et pas seulement le *patibulum* horizontal qu'on aurait fixé ensuite au poteau déjà en place. Ce qui fait aussi penser à une crucifixion avec trois clous.

Les victimes d'une crucifixion, même affaiblies par d'autres supplices, dépensaient souvent leurs dernières forces pour éviter qu'on les crucifie, bougeant en tout sens bras, jambes ou tout le corps. Il fallait certainement que plusieurs hommes maintiennent la victime ou qu'elle soit liée très serré par des cordes pendant qu'un autre homme enfonçait les clous avec un marteau.

D'autres hypothèses concernent la façon dont le corps a pu être détaché de la croix.

La netteté des traces sanguines qui se sont produites quand Jésus était à la verticale, cloué sur la croix, et qui donc se sont conservées telles quelles en s'imprimant sur le linceul, démontre qu'une fois mort, son corps a été détaché avec de très grandes précautions, sinon ces caillots ou écoulements ne se seraient pas conservés, ou à tout le moins leurs traces auraient été perturbées. Or les Evangélistes parlent tous les quatre d'un personnage important, et bienveillant, Joseph d'Arimatee², qui obtint de Pilate de prendre en charge le corps de Jésus. De son importance, on peut déduire qu'il avait de nombreux serviteurs qui ont pu œuvrer avec lui. De son attachement à Jésus, on peut déduire qu'il veilla à ce que tout soit fait avec le plus grand soin.

La question n'est plus : Le linceul de Turin est-il ou non l'authentique Linceul du Christ ? Mais : comment peut-on encore se permettre, en ce début de troisième millénaire, de le présumer faux, avec toute l'information scientifique accumulée depuis plus de cent ans ? Nous savons maintenant de façon certaine que **le Linceul de Turin est infalsifiable**.

Et si le Linceul de Turin est vrai, c'est un témoin direct de la Résurrection...

Reginald Wehrkamp-Richter

PS : Un grand **Merci** au Professeur Fayat pour son aide précieuse et ses encouragements.

* Nous nous efforçons de parler de Linceul de Turin, du Saint Linceul de Turin (alors que l'habitude avait été prise de parler du « Saint Suaire ») pour qu'il n'y ait pas de confusion avec le Saint Suaire d'Oviedo, de plus en plus étudié lui aussi par la science (voir le travail de Mme Wally dans nos bulletins 35 à 38).

1. << Jésus fut étendu par les archers sur la croix [...]. Les vilebrequins étaient de grands morceaux de fer ayant la forme d'un T [...]. Les clous étaient d'une telle longueur que, si on les tenait en fermant le poing, ils le dépassaient d'un pouce de chaque côté. Ils avaient la tête plate, de la largeur d'un écu. C'étaient des clous à **trois tranchants** et gros comme le pouce dans leur partie supérieure ; plus bas, ils n'avaient que la grosseur du petit doigt. Leurs pointes étaient limées, et je vis que quand on les eut enfoncés, ils ressortaient un peu derrière la croix. >> [Ndr : Diverses traductions pour *vilebrequins* : tarière, vrille, amorçoir...]. Extrait de LA DOULOUREUSE PASSION DE JESUS-CHRIST d'Anne Catherine Emmerich, éd. F.-X. de Guibert, Paris 2004, p. 139. N.B. : Les visions des mystiques ne sont pas objets de foi pour les Catholiques, même si elles sont lues avec respect et intérêt ; celles de A.C. Emmerich sont l'objet de controverses.

2. << Le soir venu, arriva un homme riche, originaire d'Arimatee, qui s'appelait Joseph, et qui était devenu lui aussi disciple de Jésus. Il alla trouver Pilate pour demander le corps de Jésus. Alors Pilate ordonna de lui remettre. Prenant le corps, Joseph l'enveloppa dans un linceul neuf, et le déposa dans le tombeau qu'il venait de se faire tailler dans le roc. Puis il roula une grande pierre à l'entrée du tombeau et s'en alla. >> (St Matthieu 27, 57-60).

<< Déjà le soir était venu ; or, comme c'était la veille du sabbat, le jour où il faut tout préparer, Joseph d'Arimatee intervint. C'était un homme influent, membre du Conseil, et il attendait lui aussi le royaume de Dieu. Il eut le courage d'aller chez Pilate pour demander le corps de Jésus. Pilate, s'étonnant qu'il soit déjà mort, fit appeler le centurion pour savoir depuis combien de temps Jésus était mort. Sur le rapport du centurion, il permit à Joseph de prendre le corps. Joseph acheta donc un linceul, il descendit Jésus de la croix, l'enveloppa dans le linceul et le déposa dans un sépulcre qui était creusé dans le roc. Puis il roula une pierre contre l'entrée du tombeau. >> (St Marc 15, 42-46).

<< Alors arriva un membre du conseil, nommé Joseph ; c'était un homme bon et juste. Il n'avait donné son accord ni à leur délibération, ni à leurs actes. Il était d'Arimatee, ville de Judée, et il attendait le royaume de Dieu. Il alla trouver Pilate et demanda le corps de Jésus. Puis il le descendit de la croix, l'enveloppa dans un linceul et le mit dans un sépulcre taillé dans le roc, ou personne encore n'avait été déposé. C'était le vendredi, et déjà brillaient les lumières du sabbat. >> (St Luc 23, 50-54).

<< Après cela, Joseph d'Arimatee, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi. Il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent le corps de Jésus et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts. Près du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore mis personne. Comme le sabbat des Juifs allait commencer, et que ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus. >> (St Jean 19, 38-42).

Livres pris en considération :

M. Antonacci : *The Resurrection of the Shroud* (Ed. M. Evans and Company - New York).

P. Baima Bollone, S. Zaca : *La sidone al microscopio* (Ed. Elle Di Ci).

Flavius Josèphe : *La Guerre des Juifs* (différents éditeurs).

Flavius Josèphe : *Les Antiquités Judaïques* (différents éditeurs).

M. Hengel : *Die Kreuzigung in der antiken Welt und die 'Torheit' vom Worte des Kreuzes* ; traduit en français : *Crucifixion dans l'Antiquité et la folie du message de la Croix* (Ed. du Cerf).

A. Legrand : *Evangile et Linceul* (Ed. F.-X. de Guibert, Paris).

J. Lipsius : *De cruce libri tres* (Ed. Ex Officina Plantiniana, Anvers, 1599 et al.).

G. Lucotte : *Vérités sur le Saint Suaire* (Ed. Atelier Fol'fer).

A. Marion, G. Lucotte : *Le linceul de Turin* (Ed. Presses de la Renaissance).

A. et M. Whanger : *The Shroud of Turin* (Ed. Providence House Publishers, Franklin, Tennessee).

F. Zugibe : *The Crucifixion of Jesus, a Forensic Inquiry* (Ed. M. Evans and Company, New York).

L'historicité des Evangiles aujourd'hui en Chine

En 2002 un savant chinois d'une des plus prestigieuses académies de recherche de son pays : L'Académie Chinoise des Sciences Sociales (CASS), faisait cette déclaration à dix-huit Américains ébahis :

« Une des choses qu'on nous a demandé d'examiner est ce qui expliquait le succès, en fait, la prééminence de l'Occident sur le monde entier. Nous avons étudié tout ce que nous pouvions au point de vue historique, politique, économique et culturel. D'abord nous avons pensé que c'était parce que vous aviez des canons plus puissants que nous. Ensuite nous avons pensé que c'était parce que vous aviez le meilleur système politique. Après quoi nous avons centré notre attention sur votre système économique. Mais dans les vingt dernières années, nous avons réalisé que le cœur de votre culture est votre religion : le Christianisme. C'est la raison pour laquelle l'Occident est si puissant. Les fondements moraux chrétiens de la vie sociale et culturelle ont été ce qui a rendu possible l'émergence du capitalisme et ensuite la transition, couronnée de succès, à la politique démocratique. Nous n'avons aucun doute à ce sujet. »

C'est ce que rapporte David Aikman, un grand journaliste américain spécialiste de la Chine, dans son *Jesus in Beijing : How Christianity is Transforming China and Changing the Global Balance of Power*, p. 5 (Regnery, Washington DC, 2003). [Jésus à Beijing (Pékin) : Comment le Christianisme est en train de transformer la Chine et de changer l'équilibre global du pouvoir]

Mais il ne rapporte pas que cela. Comme le sous-titre de son livre le souligne il rapporte aussi que le Christianisme explose en Chine – on parle de 100 millions de Chrétiens – en dépit des persécutions, des tortures et des Eglises des catacombes. Eglises des catacombes qui commencent à être reconnues, si l'on peut dire, par les autorités publiques communistes précisément parce que celles-ci s'aperçoivent que le Christianisme provoque la prospérité économique et sociale, la « protection de la liberté civile » (p. 357), la paix sociale et pas du tout la guerre contre le régime. Mieux ou pis (pour les communistes) les Chrétiens sont partout : à la ville comme à la campagne, à tous les niveaux d'instruction, dans toutes les classes sociales, et même et justement dans la classe dirigeante... en cachette ! Ces Chrétiens, Catholiques comme Protestants, sont héroïques, admirables cela va sans dire. Ils n'ont pas manqué dans des communiqués qui risquaient de leur coûter fort cher, de réclamer des autorités publiques

qu'elles libèrent les Chrétiens prisonniers des camps de travail forcé et de faire savoir au Pouvoir officiel ce qu'ils pensaient de la « religion chrétienne » qu'on voulait leur imposer dans les églises reconnues par l'Etat.

Et c'est sur ce point que nous rejoignons un thème qui nous est familier. Parmi d'autres sujets de discorde, entre le « catéchisme » imposé par l'Etat et celui des chrétiens de là-bas, nous trouvons que selon le premier :

-- « *La Bible doit être comprise grâce à un jugement historique* »

On ne peut pas s'empêcher de penser à « la Méthode historico-critique » que les Chinois ont su démasquer plus vite que nous.

« *et elle ne doit pas être considérée comme infaillible à chaque mot.* »

-- *L'homme est le résultat d'une évolution naturelle, et il a même évolué à partir des singes.*

Sur ce point les catéchismes actuels européens ne disent jamais le contraire, si même ils n'abondent pas dans le même sens.

-- *La conception virginale de Jésus est une fable et il n'y a pas de connexion absolue entre ceci et le fait que le verbe se soit fait chair.*

Tout cela n'est donc qu'une façon de parler.

-- *La Croix ne sert qu'à révéler le pouvoir de l'amour de Dieu. La rédemption n'est pas objet de foi. Le texte, qui est écrit par des protestants, dit exactement : « Ils ne croient pas qu'un Dieu en colère réclame qu'un prix soit payé pour la rédemption. »*

-- *La Résurrection n'est pas niée, mais n'est pas nécessairement physique.*

-- *L'exposé relatif au retour du Christ à la fin des temps est seulement du symbolisme poétique figurant la justice contre le mal.*

Il est frappant de voir à quel point les méthodes sont les mêmes. Pour démolir la foi il faut supprimer l'historicité des Evangiles et ses conséquences pratiques, les miracles, les Prophéties, l'Incarnation, la Rédemption et surtout la Résurrection.

Il est vrai aussi que Ding Guangxun, un évêque soi-disant protestant mais en fait à la solde des communistes, est aussi accusé - à juste titre - dans un de ces communiqués, de démolir la foi des fidèles en refusant de voir en Dieu un maître de justice (il n'admet que son amour) et en accusant le Dieu de la Bible d'être cruel, coléreux, arbitraire. Et ici nous retrouvons l'accusation de la gnose au nom menteur, comme l'appelait Saint Irénée, qui prétend que notre Dieu, le vrai, est méchant et qu'au dessus de Lui il y en a un autre, le plérôme, qui n'est rien d'autre que Lucifer. Ce qui se transmet d'initiés en sectes secrètes au moins depuis la naissance du Christianisme jusqu'à aujourd'hui. Evidemment Ding Guangxun ne parle pas de Lucifer et ignore peut-être même son existence mais le ver propre à ronger le fruit est bien présent.

Et puis ce même « évêque » est accusé d'« utiliser des astuces pragmatiques afin de se débrouiller pour prendre la Bible à contresens » et d'avoir « sa façon propre d'ajouter, effacer, diluer, proscrire et supprimer » toujours dans la Bible. Impossible de ne pas penser à ce que disait saint Irénée des gnostiques et qui s'applique encore aujourd'hui à ce que font nos "démystificateurs".

Les leaders de ce Christianisme revu et corrigé ne manquent pas d'ajouter une petite note de relativisme, en proposant une réédition de la Bible qui permette de mettre sur le même pied toutes les religions orientales et même de les mettre sur « un pied » supérieur par rapport au Judéo-Christianisme : « Supprimez [de la Bible] les livres qui n'ont rien à voir avec les Chinois, ajoutez des écritures Taoistes, Bouddhistes et Confucianistes et les enseignements taoistes du Lao Zi et du Zhuang Zi. Les écritures bouddhistes chinoises ont toutes été écrites par des moines éminents qui n'étaient en aucune façon inférieurs aux Prophètes de l'Ancien Testament. Les croyants chinois n'ont pas besoin de lire l'histoire et les biographies d'Israël. » (p. 339).

Quant à la petite phrase de ces correcteurs de Bible disant qu' « il y a d'autres noms en dehors du nom du Christ par lesquels on peut être sauvé », elle me rappelle ce que j'ai trouvé dans le catéchisme de mon fils : sous le titre « Nouvelles routes vers Dieu » et sans un mot de mise en garde mais au contraire beaucoup de sympathie pour ces « nouvelles religiosités », était présentée une photographie d'adeptes souriants de Krishna.

Mais les Chrétiens chinois ne sont pas dupes et commentent qu'il s'agit là d'une volonté d'unification des religions pour établir une religion mondiale... évidemment.

Ils sont bien perspicaces ces Chrétiens de Chine et bien courageux. Et savez-vous ce que certains d'entre eux ont décidé de faire parce qu'ils se sentent appelés à cela ? Ils y travaillent avec passion et ont déjà commencé... : « Les Occidentaux ne peuvent pas aussi facilement que nous, disent-ils

- d'abord parce que le Moyen Orient regarde les Chinois d'un bon œil à cause de leur soutien contre les Américains et puis, ajoutent-ils, parce que nous avons l'expérience des persécutions...- Eh bien c'est tout simplement... Retourner à Jérusalem, c'est-à-dire convertir les Musulmans. »

Marie-Christine Ceruti

Jean Carmignac et le « Bultmannisme »

Extrait de l'interview de Jean Carmignac, menée en 1976 par le père André Boulet s.m., que nous remercions vivement de nous avoir autorisés à reproduire ce texte important.

Jean Carmignac :

Je travaille les manuscrits de la mer Morte depuis 1954 [...]. Ces travaux m'ont amenés, depuis 1963 à traduire l'Evangile de St Marc en hébreu de Qumrân. J'ai été surpris de constater que c'était très facile. Les mots du texte grec de Marc sont dans l'ordre voulu par la grammaire hébraïque et beaucoup de tournures sont hébraïques. [...] J'ai donc voulu retraduire tout St Marc en hébreu et, en même temps, les passages parallèles de St Matthieu et de St Luc, pour les comparer. [...] Et ce à quoi j'aboutis, c'est à des conclusions assez révolutionnaires : les Evangiles ont été composés beaucoup plus tôt et d'une toute autre façon qu'on ne pense généralement dans les milieux des spécialistes. [Ndr : dans *Naissance des Evangiles synoptiques* (1984) l'abbé Carmignac concluait ainsi « *origine hébraïque de Marc, de Matthieu et des documents utilisés par Luc* »]

[...] En définitive, si les Evangiles synoptiques ont été écrits en hébreu*, ce que je pense pouvoir démontrer, toute une tendance biblique actuelle, celle qui se réclame de Bultmann notamment, est compromise.

André Boulet :

Vous venez de nommer Bultmann. Qui est cet homme dont on parle si souvent et quelles sont ses idées maîtresses ?

Jean Carmignac :

Rudolf Bultmann est un allemand, professeur à l'Université de Marbourg. C'est plus un philosophe qu'un exégète ; ami du philosophe Heidegger, c'est sous l'influence de celui-ci, en partie au moins, que Bultmann a bâti un système qui relève plus de l'histoire des religions que de l'exégèse.

Bultmann compare les récits des évangiles aux récits populaires qui peuvent exister dans les différentes religions et mythologies ; il constate que pour à peu près chacun des récits évangéliques on peut trouver des passages parallèles dans la mythologie grecque, le Bouddhisme, etc. En recourant à la notion de genre littéraire (qui est une notion juste mais à utiliser avec discernement), il fait des rapprochements entre tel fragment des Evangiles et tel texte bouddhiste, hellénique... Il en arrive ainsi à atomiser le texte biblique. Il suppose que les évangiles sont la mise bout à bout de quantités de petits récits très courts inventés par les premières communautés chrétiennes pour exprimer ce qu'elles croyaient au sujet du Christ ; par exemple elles prêtent au Christ tel miracle pour dire qu'elles le croient d'origine divine, tout puissant, capable de rendre la vie... Bref, selon Bultmann, on mythologisait en écrivant les détails de la vie de Jésus, sous l'influence de la culture hellénique. Aussi, pense-t-il, il faut maintenant « démythologiser » les Evangiles si l'on veut obtenir la réalité historique. L'Evangile, selon lui, nous permet d'atteindre la foi des communautés chrétiennes (Jésus ressuscité, Fils de Dieu, né d'une Vierge, etc.) mais non la réalité historique.

Mais pour Bultmann ce n'est pas un obstacle à la foi. Disciple du philosophe Heidegger, il prône une foi tout à fait « pure » et la foi est d'autant plus pure qu'elle ne dépend pas d'une connaissance historique. Il est plus beau, plus religieux, de croire sans motif, sans preuve. C'est ce qu'il appelle la foi pure. Tout son travail, dans sa pensée, est un travail de purification de la foi.

Quant à nous, nous disons : si Jésus n'a pas fait et dit réellement ce que nous rapportent fidèlement les Evangiles, comment pouvons-nous croire en Lui ? On rencontre ici la différence essentielle entre la foi protestante et la foi catholique. La foi des protestants est en réalité la confiance ; la confiance que Dieu me sauvera et qu'il me sauve par Jésus-Christ. Cette notion de confiance peut, jusqu'à un certain point être détachée de la réalité historique. **Pour les catholiques, la foi est d'abord adhésion de l'intelligence à des vérités révélées** et cette adhésion n'est plus possible si les vérités révélées n'existent pas, si elles n'ont pas été révélées, si je ne puis les atteindre dans le contexte des faits historiques où elles ont été révélées.

Le système de Bultmann est donc extrêmement dangereux. Malheureusement, il est vulgarisé en France et a influencé beaucoup de chrétiens. Les théories de Bultmann sont pour une part responsables de la crise que traverse l'Eglise actuellement. Ce qui a fait perdre la foi à certaines personnes c'est que Jésus n'est plus pour elles le Christ historique qui a vécu sur terre, qui était Fils de Dieu, vraiment homme comme nous, dont je connais les gestes et les paroles, mais un être idéalisé qu'on récupère sur le plan politico-social ou qu'on essaye d'envoyer dans les nuées...

Or, ce qui frappe, c'est que toutes les théories de Bultmann ne reposent sur aucune preuve ; elles s'appuient sur l'argument de comparaison, de ressemblance entre tel récit chrétien et tel récit bouddhique, par exemple. Mais l'histoire des religions est si vaste qu'on peut toujours trouver des ressemblances entre récits provenant de religions différentes ; comparaison n'est pas raison. Il faudrait prouver qu'il y a influence directe de tel thème hellénique ou bouddhique sur le Nouveau Testament : Bultmann ne le fait pas.

Si le travail que je poursuis en ce moment est exact dans ses conclusions essentielles, **du Bultmannisme il ne reste rien**. Bultmann pense en effet que les Evangiles ont été composés par les communautés hellénistiques de Corinthe, Ephèse, etc. Mais tout ceci est radicalement faux si Marc et Mathieu ont été composés en hébreu et si Luc a été écrit en dépendance de ce texte hébreu, car alors il n'y a pas d'influence des communautés hellénistiques, puisque la composition du texte n'est pas dans leur langue. Or, on peut prouver (et c'est l'objet de mon travail actuel) que Marc et Matthieu ont été écrits en hébreu, que Luc est, à la limite, du grec et de l'hébreu, et que ces textes sont passés de l'un à l'autre par tradition visuelle (leur rédacteur ayant sous les yeux un texte hébreu écrit) et non par tradition orale... Alors, le Bultmannisme se présente comme un ensemble d'affirmations indémontrées, contredites par une enquête menée scientifiquement.

REVUE DES ŒUVRES ET DES MISSIONS MARIANISTES

n° 27, juillet-septembre 1976

* Jean Carmignac réfute ensuite, dans un développement que nous ne reproduisons pas ici, l'hypothèse née en 1555 que l'Evangile de St Matthieu aurait été composé en araméen, hypothèse tirée de l'idée a priori que les Juifs du temps de Jésus ne parlaient plus l'hébreu mais l'araméen. Voir aussi les pages minutieuses (p. 30 à 52) qu'il consacre à cette question hébreu-araméen, dans *Recherches sur le Notre Père*. Mais il disait aussi que l'important pour ses conclusions était de voir qu'on avait à faire à une langue sémitique – que cette langue soit l'hébreu, conviction à laquelle il avait abouti, ou l'araméen - et non à des écrits mis directement en grec dès l'origine.

Ndr : Sur ce sujet du "bultmannisme", nous recommandons à nos lecteurs le livre de Bruno de Solages : « **Critique des Evangiles et méthode historique. L'exégèse des Synoptiques selon R. Bultmann*** » où il passe au feu de sa très fine critique les méthodes, et les affirmations, du Bultmann exégète, comme celles-ci : « ...nous ne pouvons rien savoir de la vie et de la personnalité de Jésus parce que les sources chrétiennes en notre possession, très fragmentaires et envahies par la légende... ». « La plupart des récits de miracles contenus dans les Evangiles sont des légendes ou du moins enjolivés d'une façon légendaire ». « L'épisode d'Hérode et de Pilate inséré par Luc 23, 6-10, est une légende née du Psaume 2... ». « Le récit de la trahison [de Judas] est pour le moins enrichi à l'aide de l'Ancien Testament et peut-être entièrement développé à partir de lui ». « ...l'insertion de la Cène du Seigneur a été reconnue comme une légende culturelle secondaire... ». « Le récit [Luc 7, 11-17] dénote le type hellénistique des résurrections... ». Etc. Mgr de Solages constate, p. 128, que « le texte de R. Bultmann roule des flots d'hypothèses sans preuve ». Mais le caractère arbitraire des affirmations bultmaniennes est estompé par une foulditude de « vraisemblablement », « on doit estimer que », « sûrement il me paraît », « il n'est pas douteux pour moi » donnant à R. Bultmann une apparence de prudence scientifique qui endort la vigilance d'un lecteur peu attentif, ou bien voulant à son tour jouer aux esprits forts et manier à la hache les concepts d'*interpolation*, *remaniement*, *doublet*, *création rédactionnelle des communautés*, *strates antérieures du texte*, etc... Comme dit Bruno de Solages, p. 94 : « Cette décomposition arbitraire poussée à l'extrême met les textes en poussière ». Bultmann a ainsi créé un **climat général de suspicion** autour des Ecritures chrétiennes, climat qui a fait les ravages que l'on sait. Et nous ne sommes pas tout à fait sortis d'affaire (voir l'éditorial et les nécessaires mises en garde de Benoît XVI dans son dernier livre). Quel grand media aujourd'hui oserait affirmer que : « Le Christianisme repose sur un socle de vérités historiques dont il n'existe pas d'équivalent dans quelque autre domaine que ce soit de l'Histoire »**, ce que pourtant beaucoup de travaux réellement rigoureux contribuent à démontrer, à commencer par ceux de Jean Carmignac.

Il faut bien reconnaître que travailler sur Jésus de Nazareth à partir de cette idée forte - cet axiome - que le surnaturel n'existe pas, c'est terminer le travail avant de l'avoir commencé, ou écrire des romans. Heureusement que les Evangiles, ces quelques dizaines de feuillets, se défendent tout seuls depuis 2000 ans...

* Editions Privat, Toulouse, 1972. (Mgr Bruno de Solages fut Recteur de l'Institut Catholique de Toulouse).

** Christian Fayat : *Linceul de Turin : 2000 ans*, livre à paraître.

Scène de la Crucifixion de Notre Seigneur

telle que l'imagination et le talent d'un grand peintre se la figurent à la fin du XV^e siècle



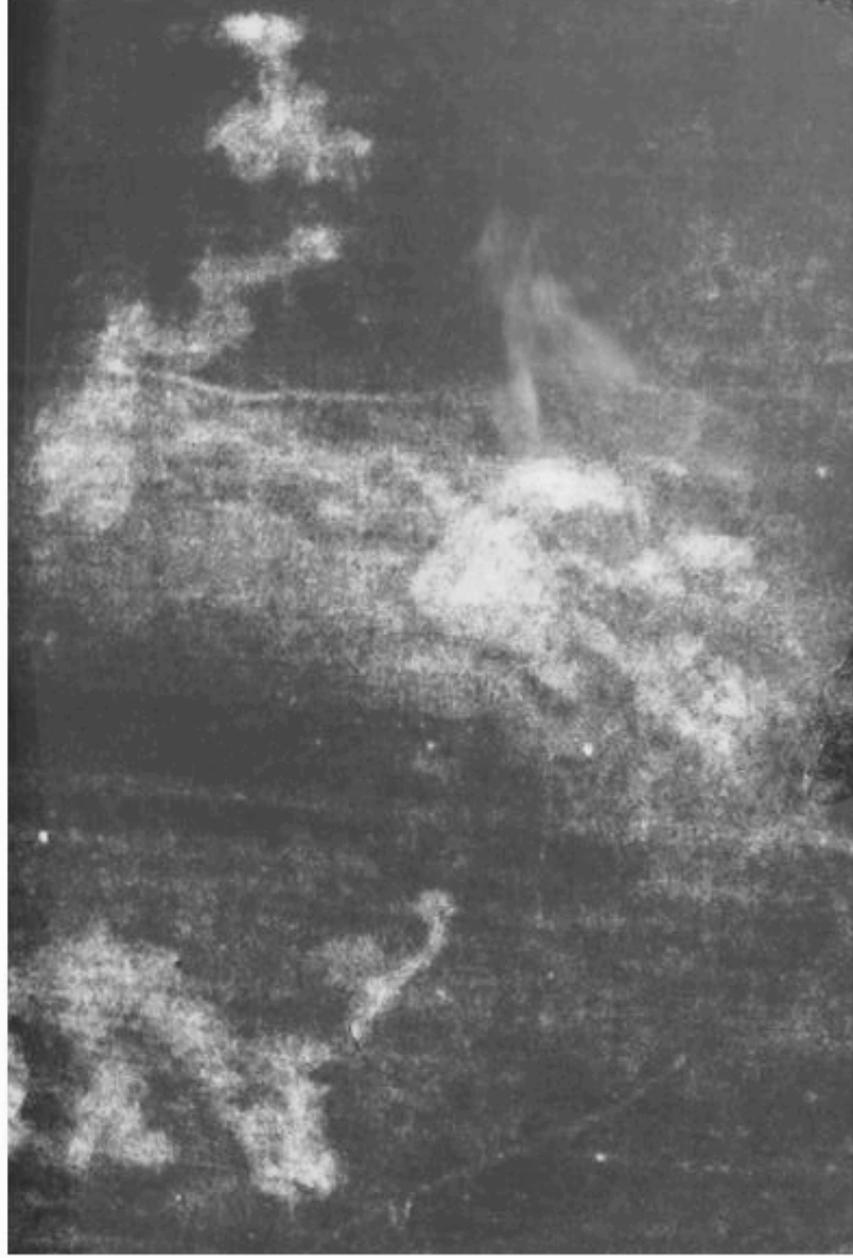
LES SEPT DOULEURS DE MARIE

Albrecht Dürer 1471-1528

Partie basse du tableau dont les huit scènes se trouvent dans deux musées :
à Munich : Alte Pinakothek et à Dresde : Sempregalerie.

CLOU DANS LE PIED DE JÉSUS ?

Empreinte ensanglantée du pied droit du Crucifié sur le Linceul de Turin



Photographie : Reginald Wehrkamp-Richter, (d'après fac-similé grandeur nature du Linceul de Turin, réalisé par Barrie Schwartz).



Les deux lignes visibles et l'angle mesurable du clou